

Nino LURAGHI (Ed.), *The Splendors and Miseries of Ruling Alone. Encounters with Monarchy from Archaic Greece to the Hellenistic Mediterranean*. Stuttgart, Franz Steiner, 2013. 1 vol., 284 p., 4 ill. (STUDIES IN ANCIENT MONARCHIES, 1). Prix : 50,40 €. ISBN 978-3-515-10259-9.

Si l'idée d'étudier de manière approfondie la notion de monarchie dans le monde grec antique s'est développée à Constance, Princeton et Heidelberg, villes dans lesquelles travaillent les éditeurs de la collection *Studies in Ancient Monarchies*, U. Gotter, N. Luraghi et K. Trampedach, c'est au Séminaire d'histoire ancienne de l'Université de Fribourg qu'elle a pris naissance, sous l'inspiration de Hans-Joachim Gehrke auquel le volume recensé est dédié. Quatre des neuf contributions publiées dans ce volume sont déjà parues dans des langues autres que l'anglais. Il s'agit de celles de N. Luraghi (*To Die like a Tyrant*), H.-J. Gehrke et M. Haake. N. Luraghi introduit le sujet. Qu'ont de comparable les tyrans grecs de l'époque archaïque, les *basileis* spartiates et les rois hellénistiques ? Ces régimes politiques ont tellement peu en commun qu'aucune recherche comparative ne peut donner des résultats tangibles. C'est du moins une idée assez répandue dans le monde scientifique, idée qui provient directement de vues avancées par les auteurs anciens, surtout grecs. Le présent livre veut s'inscrire en faux contre elle. Mais d'abord une précaution dans l'usage du vocabulaire. En effet, l'utilisation du mot « monarchie » en histoire l'a rendu sémantiquement inséparable du champ des termes « roi » et « royauté » avec toutes sortes de connotations qui seraient anachroniques ou trompeuses quand on les applique à la Grèce ancienne. On utilisera donc dans ce livre des périphrases du genre *sole rulership* ou *ruling alone* (voir le titre) afin d'éviter le danger de confusion. Le résultat escompté de la recherche engagée par les différents auteurs de l'ouvrage est qu'« une approche comparative des diverses formes de *sole rulership* telle que pratiquée, subie ou imaginée par les Grecs, met en lumière une notion unitaire essentielle qui traverse toute la trajectoire de la culture grecque, certainement pas sans changement ni dynamisme, mais avec un degré surprenant de cohérence tout au long du temps. Le fondement de cette notion était l'absence inhérente de légitimité de la *sole rulership* aux yeux des Grecs » (p. 11). Chaque auteur illustre peu ou prou cette notion. C. Mann étudie la manière dont Hiéron I^{er} a investi ses ressources dans la présentation de ses succès équestres : sept épinicies de Pindare et Bacchylide lui sont adressées qui permettent au tyran de stabiliser son pouvoir. La victoire et le charisme qui s'y attache sont des ingrédients du pouvoir solitaire. Dans sa contribution *To Die like a Tyrant*, N. Luraghi étudie comment les sources anciennes décrivent la mise à mort des tyrans grecs des périodes archaïque, classique et hellénistique dans l'espoir de pouvoir trouver des éléments pour définir la tyrannie. On sait combien la victoire sur un champ de bataille est un élément constitutif de la royauté hellénistique. H.-J. Gehrke s'intéresse donc au roi victorieux pour alimenter sa réflexion sur la monarchie hellénistique. La stabilité du pouvoir solitaire est souvent problématique. Il est donc intéressant de voir comment la succession se règle quand elle existe. M. Haake s'attache au cas des *basileis* siciliens Agathoclès et d'Hiéron II qui échouent dans leur projet d'établir un successeur sur leur trône et celui de fonder une dynastie. D. A. Walthall étudie le passage de la dyarchie royale spartiate à la monarchie *de facto* au début de la période hellénistique. M. Haake se livre à une étude des

traités hellénistiques sur la royauté en tant qu'exemples d'un genre spécifique. Il analyse ce genre en fonction de cinq éléments constitutifs. L'auteur, qui n'est pas considéré comme un personnage réel, mais comme un membre d'un groupe social spécifique revêtu d'un rôle social caractéristique, le destinataire, envisagé de la même manière, la forme de ces traités, leur contenu réel. Enfin, il est essentiel de discuter le problème de l'audience concernée en appliquant les mêmes catégories que celles utilisées pour l'auteur et le destinataire. Cette démarche méthodologique est censée mieux mettre en lumière la fonction et le but des traités sur la royauté. U. Gotter considère, à juste titre me semble-t-il, que la journée d'Éleusis en l'an 168 av. n. è. marque la fin de la monarchie hellénistique telle qu'elle existait depuis Alexandre le Grand. Antiochos IV plie devant les Romains sans combattre. Après lui, il n'y a plus de roi victorieux. Comment des rois hellénistiques pouvaient-ils encore régner quand ils étaient privés d'un des éléments constitutifs de leur royauté, la victoire ? L'auteur envisage le problème pour les royaumes de Pergame, de Commagène et du Pont. De 167 à 76 av. n. è., les Hasmonéens sont des rois victorieux. Mais leur légitimité sera toujours contestée par la très grande majorité des Juifs qui préfèrent une théocratie à une royauté de type hellénistique. K. Trampedach montre les efforts, pas toujours couronnés d'un succès complet, faits par les Hasmonéens pour acquérir cette légitimité. Chaque contribution est accompagnée d'une bibliographie. Des index des noms et des sources terminent ce volume toujours très intéressant malgré la réédition de quatre sur neuf de ses articles.

Jean A. STRAUS

Bernard ECK, *La mort rouge. Homicide, guerre et souillure en Grèce ancienne*. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol., 447 p. (ÉTUDES ANCIENNES, 145). PRIX : 35 €. ISBN 978-2251-32682-5.

Pascal PAYEN, *Les revers de la guerre en Grèce ancienne. Histoire et historiographie*. Paris, Belin, 2012, 448 p. (L'ANTIQUITÉ AU PRÉSENT). Prix : 25 €. ISBN 978-2-7011-4701-7.

Deux historiens du monde grec ont récemment entrepris d'interroger chacun à sa manière la place qui fut assignée et continue d'être assignée à la violence, individuelle ou collective, dans la culture grecque. Une culture qui a véhiculé, comme toutes les autres, sa part d'ombre placée sous le signe de la haine, de la brutalité et du meurtre. C'est cette dimension que les deux chercheurs ont précisément choisi d'explorer, ou plus exactement de reconsidérer, en s'attachant à analyser la manière dont étaient pris en compte, voire gérés les brutalités et les meurtres qui traversaient les communautés civiques de la même manière qu'ils accompagnaient les conflits que les cités entretenaient les unes avec les autres. Depuis les combats héroïques et sanglants de l'épopée, en passant par les brutalités et les massacres qui accompagnaient les prises de villes, les représailles qui marquèrent les conflits civiques, jusqu'aux désirs individuels de vengeance tels que les évoque la tragédie, les occasions ne manquent pas qui mettent en scène d'une manière ou d'une autre le déchainement de la violence. Le choix de ces enquêtes n'est d'ailleurs pas dû au hasard. Elles se trouvent d'une certaine manière en résonance avec les échos que renvoie l'histoire contemporaine, avec le